

La Boétie

Discours de
la servitude volontaire

1576

Texte d'après l'adaptation de Charles Teste (1836)

[Exorde : le constat de la tyrannie]

Homère raconte qu'un jour, parlant en public, Ulysse dit aux Grecs :

« Il n'est pas bon d'avoir plusieurs maîtres ; n'en ayons qu'un seul. »

S'il eût seulement dit : il n'est pas bon d'avoir plusieurs maîtres, ç'eût été aussi bien dit que possible ; mais, tandis qu'avec plus de raison, il aurait dû dire que la domination de plusieurs ne pouvait être bonne, puisque la puissance d'un seul, dès qu'il prend ce titre de maître, est dure et révoltante ; il vient ajouter au contraire : n'ayons qu'un seul maître.

Toutefois il faut bien excuser Ulysse d'avoir tenu ce langage qui lui servit alors pour apaiser la révolte de l'armée, adaptant, je pense, son discours plus à la circonstance qu'à la vérité. Mais, en conscience, n'est-ce pas un extrême malheur que d'être assujetti à un maître de la bonté duquel on ne peut jamais être assuré et qui a toujours le pouvoir d'être méchant quand il le voudra ? Et obéir à plusieurs maîtres, n'est-ce pas être autant de fois extrêmement malheureux ? Je n'aborderai pas ici cette question tant de fois agitée : « si la république est ou non préférable à la monarchie ». Si j'avais à la débattre, avant même de rechercher quel rang la monarchie doit occuper parmi les différentes façons de gouverner la chose publique, je voudrais savoir si l'on doit même lui en accorder un, attendu qu'il est bien difficile de croire qu'il y ait vraiment rien de public dans cette espèce de gouvernement où tout est à un seul. Mais réservons pour un autre temps cette question, qui mériterait bien son traité à part et amènerait d'elle-même toutes les disputes politiques.

Pour le moment, je désirerais seulement qu'on me fit comprendre comment il se peut que tant d'hommes, tant de villes, tant de nations supportent quelquefois tout d'un tyran seul, qui n'a de puissance que celle qu'on lui donne, qui n'a de pouvoir de leur nuire, qu'autant qu'ils veulent bien l'endurer, et qui ne pourrait leur faire aucun mal, s'ils n'aimaient mieux tout souffrir de lui que de le contredire. Chose vraiment surprenante, et pourtant si commune qu'il faut plutôt en gémir que s'en étonner, c'est de voir des millions de millions d'hommes misérablement asservis, et soumis tête baissée, à un joug déplorable, non qu'ils y soient contraints par une force majeure, mais parce qu'ils sont fascinés et, pour ainsi dire, ensorcelés par le nom d'un seul homme qu'ils ne devraient redouter puisqu'il est seul, ni chérir puisqu'il est, envers eux tous, inhumain et cruel. Telle est pourtant la faiblesse des hommes ! Contraints à l'obéissance, obligés de temporiser, divisés entre eux, ils ne peuvent pas toujours être les plus forts. Si donc une nation, enchaînée par la force des armes, est soumise au pouvoir d'un seul (comme la cité d'Athènes le fut à la domination des trente tyrans), il ne faut pas s'étonner qu'elle serve mais bien déplorer sa servitude, ou plutôt ne s'en étonner ni s'en plaindre mais supporter le malheur patiemment et se réserver pour une meilleure occasion à l'avenir un meilleur sort.

Nous sommes ainsi faits que les communs devoirs de l'amitié absorbent une bonne part de notre vie. Aimer la vertu, estimer les belles actions, être reconnaissant des bienfaits reçus, et souvent même réduire notre propre bien-être pour accroître l'honneur et l'avantage de ceux que nous aimons et qui méritent d'être aimés, tout cela est très naturel. Si donc les habitants d'un pays trouvent, parmi eux, un de ces hommes rares

qui leur ait donné des preuves réitérées d'une grande prévoyance pour les garantir, d'une grande hardiesse pour les défendre, d'une grande prudence pour les gouverner ; s'ils s'habituent insensiblement à lui obéir ; si même ils se confient à lui jusqu'à lui accorder une certaine suprématie, je ne sais si c'est agir avec sagesse que de l'ôter de là où il faisait bien, pour le placer où il pourra mal faire ; cependant il semble très naturel et très raisonnable d'avoir de la bonté pour celui qui nous a procuré tant de biens et de ne pas craindre que le mal nous vienne de lui.

Mais ô grand Dieu ! qu'est donc cela ? Comment appellerons-nous ce vice, cet horrible vice ? N'est-ce pas honteux, de voir un nombre infini d'hommes non seulement obéir mais ramper, non pas être gouvernés mais tyrannisés, n'ayant ni biens ni parents ni enfants, ni leur vie même qui soient à eux ? Souffrir les rapines, les brigandages, les cruautés, non d'une armée, non d'une horde de barbares, contre lesquels chacun devrait défendre sa vie au prix de tout son sang, mais d'un seul ; non d'un Hercule ou d'un Samson, mais d'un vrai Mirmidon, souvent le plus lâche, le plus vil et le plus efféminé de la nation, qui n'a jamais flairé la poudre des batailles, mais à peine foulé le sable des tournois ; qui est inhabile, non seulement à commander aux hommes, mais aussi à satisfaire la moindre femmelette ! Nommerons-nous cela lâcheté ? Appellerons-nous vils et couards les hommes soumis à un tel joug ? Si deux, si trois, si quatre cèdent à un seul, c'est étrange, mais toutefois possible ; peut-être avec raison, pourrait-on dire : c'est faute de cœur.

Mais si cent, si mille se laissent opprimer par un seul, dira-t-on encore que c'est de la couardise, qu'ils n'osent s'en prendre à lui, ou plutôt que, par mépris et dédain, ils ne veulent lui résister ? Enfin, si l'on voit non pas

cent, non pas mille, mais cent pays, mille villes, un million d'hommes ne pas assaillir, ne pas écraser celui qui, sans ménagement aucun, les traite tous comme autant de serfs et d'esclaves : comment qualifierons-nous cela ? Est-ce lâcheté ? Mais pour tous les vices, il est des bornes qu'ils ne peuvent dépasser. Deux hommes et même dix peuvent bien en craindre un, mais que mille, un million, mille villes ne se défendent pas contre un seul homme ! Oh ! Ce n'est pas seulement couardise, elle ne va pas jusque-là ; de même que la vaillance n'exige pas qu'un seul homme escalade une forteresse, attaque une armée, conquière un royaume ! Quel monstrueux vice est donc celui-là que le mot de couardise ne peut rendre, pour lequel toute expression manque, que la nature désavoue et la langue refuse de nommer ?

[Proposition : une liberté à portée de main]

Qu'on mette, de part et d'autre, cinquante mille hommes en armes ; qu'on les range en bataille ; qu'ils en viennent aux mains ; les uns libres, combattant pour leur liberté, les autres pour la leur ravir : auxquels croyez-vous que restera la victoire ? Lesquels iront plus courageusement au combat, de ceux dont la récompense doit être le maintien de leur liberté, ou de ceux qui n'attendent pour salaire des coups qu'ils donnent ou reçoivent que la servitude d'autrui ? Les uns ont toujours devant leurs yeux le bonheur de leur vie passée et l'attente d'un pareil aise pour l'avenir. Ils pensent moins aux peines, aux souffrances momentanées de la bataille qu'aux tourments que, vaincus, ils devront endurer à jamais, eux, leurs enfants et toute leur prospérité. Les autres n'ont pour tout aiguillon qu'une petite pointe de convoitise qui s'émousse soudain contre le danger et dont l'ardeur factice s'éteint presque aussitôt dans le sang de leur première blessure. Aux batailles si renommées de Miltiade, de Léonidas, de Thémistocle, qui datent de deux mille ans et vivent encore aujourd'hui, aussi fraîches dans les livres et la mémoire des hommes que si elles venaient d'être livrées récemment en Grèce, pour le bien de la Grèce et pour l'exemple du monde entier, qu'est-ce qui donna à un si petit nombre de Grecs, non le pouvoir, mais le courage de repousser ces flottes formidables dont la mer pouvait à peine supporter le poids, de combattre et de vaincre tant et de si nombreuses nations que tous les soldats grecs ensemble n'auraient point égalé en nombre les capitaines des armées ennemies ? Mais aussi, dans ces glorieuses journées, c'était moins la

bataille des Grecs contre les Perses que la victoire de la liberté sur la domination, de l'affranchissement sur l'esclavage.

Ils sont vraiment miraculeux, les récits de la vaillance que la liberté met dans le cœur de ceux qui la défendent ! Mais ce qui advient, partout et tous les jours, qu'un homme seul opprime cent mille villes et les prive de leur liberté, qui pourrait le croire, si cela n'était qu'un ouï-dire et n'arrivait pas à chaque instant et sous nos propres yeux ? Encore, si ce fait se passait dans des pays lointains et qu'on vînt nous le raconter, qui de nous ne le croirait controuvé et inventé à plaisir ? Et pourtant ce tyran, seul, il n'est pas besoin de le combattre, ni même de s'en défendre ; il est défait de lui-même, pourvu que le pays ne consente point à la servitude. Il ne s'agit pas de lui rien arracher, mais seulement de ne lui rien donner. Qu'une nation ne fasse aucun effort, si elle veut, pour son bonheur, mais qu'elle ne travaille pas elle-même à sa ruine. Ce sont donc les peuples qui se laissent, ou plutôt se font garrotter, puisqu'en refusant seulement de servir, ils briseraient leurs liens. C'est le peuple qui s'assujettit et se coupe la gorge : qui, pouvant choisir d'être sujet ou d'être libre, repousse la liberté et prend le joug, qui consent à son mal ou plutôt le pourchasse. S'il lui coûtait quelque chose pour recouvrer sa liberté, je ne l'en presserais point ; bien que rentrer dans ses droits naturels et, pour ainsi dire, de bête redevenir homme, soit vraiment ce qu'il doive avoir le plus à cœur. Et pourtant je n'exige pas de lui une si grande hardiesse : je ne veux pas même qu'il ambitionne une je ne sais quelle assurance de vivre plus à son aise. Mais quoi ! Si pour avoir la liberté, il ne faut que la désirer ; s'il ne suffit pour cela que du vouloir, se trouvera-t-il une nation au monde qui croie la payer trop cher en l'acquérant par un simple souhait ? Et qui regrette sa

volonté à recouvrer un bien qu'on devrait racheter au prix du sang, et dont la seule perte rend à tout homme d'honneur la vie amère et la mort bienfaisante ? Certes, ainsi que le feu d'une étincelle devient grand et toujours se renforce, et plus il trouve de bois à brûler, plus il en dévore, mais se consume et finit par s'éteindre de lui-même quand on cesse de l'alimenter : pareillement plus les tyrans pillent, plus ils exigent ; plus ils ruinent et détruisent, plus on leur fournit, plus on les gorge ; ils se fortifient d'autant et sont toujours mieux disposés à anéantir et à détruire tout ; mais si on ne leur donne rien, si on ne leur obéit point sans les combattre, sans les frapper, ils demeurent nus et défaits : semblables à cet arbre qui, ne recevant plus de suc et d'aliment à sa racine, n'est bientôt qu'une branche sèche et morte.

Pour acquérir le bien qu'il souhaite, l'homme entreprenant ne redoute aucun danger, le travailleur n'est rebuté par aucune peine. Les lâches seuls, et les engourdis, ne savent ni endurer le mal, ni recouvrer le bien qu'ils se bornent à convoiter. L'énergie d'y prétendre leur est ravie par leur propre lâcheté ; il ne leur reste que le désir naturel de le posséder. Ce désir, cette volonté innée, commune aux sages et aux fous, aux courageux et aux couards, leur fait souhaiter toutes choses dont la possession les rendrait heureux et contents. Il en est une seule que les hommes, je ne sais pourquoi, n'ont pas même la force de désirer. C'est la liberté : bien si grand et si doux que, dès qu'elle est perdue, tous les maux s'ensuivent et que, sans elle, tous les autres biens, corrompus par la servitude, perdent entièrement leur goût et leur saveur. La seule liberté, les hommes la dédaignent, uniquement, ce me semble, parce que s'ils la désiraient, ils

l'auraient : comme s'ils se refusaient à faire cette précieuse conquête, parce qu'elle est trop aisée.

Pauvres gens et misérables, peuples insensés, nations opiniâtres en votre mal et aveugles en votre bien, vous vous laissez enlever, sous vos propres yeux, le plus beau et le plus clair de votre revenu, piller vos champs, dévaster vos maisons et les dépouiller des vieux meubles de vos ancêtres ! vous vivez de telle sorte que rien n'est plus à vous. Il semble que vous regarderiez désormais comme un grand bonheur qu'on vous laissât seulement la moitié de vos biens, de vos familles, de vos vies. Et tout ce dégât, ces malheurs, cette ruine enfin, vous viennent, non pas des ennemis, mais bien certes de l'ennemi et de celui-là même que vous avez fait ce qu'il est, pour qui vous allez si courageusement à la guerre et pour la vanité duquel vos personnes y bravent à chaque instant la mort. Ce maître n'a pourtant que deux yeux, deux mains, un corps et rien de plus que n'a le dernier des habitants du nombre infini de nos villes. Ce qu'il a de plus que vous, ce sont les moyens que vous lui fournissez pour vous détruire. D'où tire-t-il les innombrables argus qui vous épient, si ce n'est de vos rangs ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les emprunte de vous ? Les pieds dont il foule vos cités ne sont-ils pas aussi les vôtres ? A-t-il pouvoir sur vous que par vous-mêmes ? Comment oserait-il vous courir sus, s'il n'était d'intelligence avec vous ? Quel mal pourrait-il vous faire si vous n'étiez receleur du larron qui vous pille, complice du meurtrier qui vous tue, et traîtres de vous-mêmes ? Vous semez vos champs pour qu'il les dévaste ; vous meublez et remplissez vos maisons afin qu'il puisse assouvir sa luxure ; vous nourrissez vos enfants pour qu'il en fasse des soldats (trop heureux sont-ils encore !), pour qu'il les mène à

la boucherie, qu'il les rende ministres de ses convoitises, les exécuteurs de ses vengeances. Vous vous usez à la peine afin qu'il puisse se mignarder en ses délices et se vautrer dans ses sales plaisirs. Vous vous affaiblissez afin qu'il soit plus fort, plus dur et qu'il vous tienne la bride plus courte : et de tant d'indignités, que les bêtes elles-mêmes ne sentiraient point ou n'endureraient pas, vous pourriez vous en délivrer sans même tenter de le faire, mais seulement en essayant de le vouloir. Soyez donc résolu à ne plus servir et vous serez libres. Je ne veux pas que vous le heurtiez ni que vous l'ébranliez, mais seulement ne le soutenez plus, et vous le verrez, comme un grand colosse dont on ôte la base, tomber de son propre poids et se briser.

[Narration : de la liberté à la servitude]

Les médecins disent qu'il est inutile de chercher à guérir les plaies incurables, et peut-être ai-je tort de vouloir donner ces conseils au peuple qui, depuis longtemps, semble avoir perdu tout sentiment du mal qui l'afflige, ce qui montre assez que sa maladie est mortelle. Cherchons cependant à découvrir, s'il est possible, comment s'est enracinée si profondément cette opiniâtre volonté de servir, qui ferait croire qu'en effet l'amour même de la liberté n'est pas si naturel.

Premièrement, il est, je crois, hors de doute que si nous vivions avec les droits que nous tenons de la nature et d'après les préceptes qu'elle enseigne, nous serions naturellement soumis à nos parents, sujets de la raison, mais non esclaves de personne. Certes, chacun de nous ressent en soi, dans son propre cœur, l'impulsion tout instinctive de l'obéissance envers ses père et mère. Quant à savoir si la raison est en nous innée ou non (question débattue à fond dans les académies et longuement agitée dans les écoles de philosophes), je ne pense pas errer en croyant qu'il est en notre âme un germe de raison qui, réchauffé par les bons conseils et les bons exemples, produit en nous la vertu ; tandis qu'au contraire, étouffé par les vices qui trop souvent surviennent, ce même germe avorte. Mais ce qu'il y a de clair et d'évident pour tous, et que personne ne saurait nier, c'est que la nature, premier agent de Dieu, bienfaitrice des hommes, nous a tous créés de même et coulés en quelque sorte au même moule, pour nous montrer que nous sommes tous égaux, ou plutôt tous frères. Et si, dans le partage qu'elle nous a fait de ses dons, elle a prodigué quelques avantages de corps ou d'esprit aux uns plus qu'aux autres, toutefois elle n'a

jamais pu vouloir nous mettre en ce monde comme en un champ clos, et n'a pas envoyé ici-bas les plus forts et les plus adroits comme des brigands armés dans une forêt pour y traquer les plus faibles. Il faut croire plutôt que, faisant ainsi les parts aux uns plus grandes, aux autres plus petites, elle a voulu faire naître en eux l'affection fraternelle et les mettre à même de la pratiquer, les uns ayant puissance de porter des secours et les autres besoin d'en recevoir ; ainsi donc, puisque cette bonne mère nous a donné à tous toute la terre pour demeure, nous a tous logés sous le même grand toit et nous a tous pétris de même pâte, afin que, comme en un miroir, chacun pût se reconnaître dans son voisin ; si elle nous a fait, à tous, ce beau présent de la voix et de la parole pour nous aborder et fraterniser ensemble, et par la communication et l'échange de nos pensées nous ramener à la communauté d'idées et de volontés ; si elle a cherché, par toutes sortes de moyens à former et resserrer le nœud de notre alliance, les liens de notre société ; si, enfin, elle a montré en toutes choses le désir que nous fussions non seulement unis mais qu'ensemble nous ne fissions, pour ainsi dire, qu'un seul être ; dès lors, peut-on mettre un seul instant en doute que nous ne soyons tous naturellement libres, puisque nous sommes tous égaux, et peut-il entrer dans l'esprit de personne que, nous ayant mis tous en même compagnie, elle ait voulu que quelques-uns y fussent en esclavage.

Mais en vérité est-ce bien la peine de discuter pour savoir si la liberté est naturelle, puisque nul être, sans qu'il en ressente un tort grave, ne peut être retenu en servitude et que rien au monde n'est plus contraire à la nature (pleine de raison) que l'injustice. Que dire encore ? Que la liberté est naturelle et, qu'à mon avis, non seulement nous naissons avec notre

liberté, mais aussi avec la volonté de la défendre. Et s'il s'en trouve par hasard qui en doutent encore et soient tellement abâtardis qu'ils méconnaissent les biens et les affections innées qui leur sont propres, il faut que je leur fasse l'honneur qu'ils méritent et que je hisse, pour ainsi dire, les bêtes brutes en chaire pour leur enseigner et leur nature et leur condition. Les bêtes (Dieu me soit en aide !), si les hommes veulent les comprendre, leur crient : Vive la liberté ! plusieurs d'entre elles meurent sitôt qu'elles sont prises. Telles que le poisson qui perd la vie dès qu'on le retire de l'eau, elles se laissent mourir pour ne point survivre à leur liberté naturelle. (Si les animaux avaient entre eux des rangs et des prééminences, ils feraient, à mon avis, de la liberté leur noblesse.) D'autres, des plus grandes jusqu'aux plus petites, lorsqu'on les prend, font une si grande résistance des ongles, des cornes, des pieds et du bec qu'elles démontrent assez, par-là, quel prix elles attachent au bien qu'on leur ravit. Puis, une fois prises, elles donnent tant de signes apparents du sentiment de leur malheur qu'il est beau de les voir, dès lors, languir plutôt que vivre, ne pouvant jamais se plaire dans la servitude et gémissant continuellement de la privation de leur liberté. Que signifie, en effet, l'action de l'éléphant qui, s'étant défendu jusqu'à la dernière extrémité, n'ayant plus d'espoir, sur le point d'être pris, heurte sa mâchoire et casse ses dents contre les arbres, si non qu'inspiré par le grand désir de rester libre, comme il l'est par nature, il conçoit l'idée de marchander avec les chasseurs, de voir si, pour le prix de ses dents, il pourra se délivrer et si, son ivoire laissé pour rançon rachètera sa liberté. Et le cheval ! dès qu'il est né, nous le dressons à l'obéissance ; et cependant, nos soins et nos caresses n'empêchent pas que, lorsqu'on veut le dompter, il ne morde son frein, qu'il ne rue quand on

l'éperonne, voulant naturellement indiquer par-là (ce me semble) que, s'il sert, ce n'est pas de bon gré mais bien par contrainte. Que dirons-nous encore ?... Les bœufs eux-mêmes gémissent sous le joug, les oiseaux pleurent en cage. Comme je l'ai dit autrefois en rimant, dans mes instants de loisir (car je ne craindrai point, écrivant à toi, ô Longa, mêler de mes vers, desquels je ne te lis jamais à cause du semblant que tu fais de t'en contenter, tu ne m'en fasses tout glorieux).

Ainsi donc, puisque tout être qui a le sentiment de son existence sent le malheur de la sujétion et recherche la liberté ; puisque les bêtes, celles-là même créées pour le service de l'homme, ne peuvent s'y soumettre qu'après avoir protesté d'un désir contraire, quel malheur a donc pu tellement dénaturer l'homme, seul vraiment né pour vivre libre, jusqu'à lui faire perdre la souvenance de son premier état et le désir même de le reprendre ?

Il y a trois sortes de tyrans. Je parle des mauvais Princes. Les uns possèdent le Royaume par l'élection du peuple, les autres par la force des armes, et les autres par succession de race. Ceux qui l'ont acquis par le droit de la guerre s'y comportent, on le sait trop bien et on le dit avec raison, comme en pays conquis. Ceux qui naissent rois ne sont pas ordinairement meilleurs ; nés et nourris au sein de la tyrannie, ils sucent avec le lait la nature du tyran, ils regardent les peuples qui leur sont soumis comme leurs serfs héréditaires ; et, selon le penchant auquel ils sont le plus enclins, avares ou prodigues, ils usent du Royaume comme de leur propre héritage. Quant à celui qui tient son pouvoir du peuple, il semble qu'il devrait être plus supportable, et il le serait, je crois, si dès qu'il se voit élevé en si haut lieu, au-dessus de tous les autres, flatté par je ne sais

quoi qu'on appelle grandeur, il ne prenait la ferme résolution de n'en plus descendre. Il considère presque toujours la puissance qui lui a été confiée par le peuple comme devant être transmise à ses enfants. Or, dès qu'eux et lui ont conçu cette funeste idée, il est vraiment étrange de voir de combien ils surpassent en toutes sortes de vices, et même en cruautés, tous les autres tyrans. Ils ne trouvent pas de meilleur moyen pour consolider leur nouvelle tyrannie que d'accroître la servitude et d'écarter tellement les idées de liberté de l'esprit de leurs sujets que, pour si récent qu'en soit le souvenir, bientôt il s'efface entièrement de leur mémoire. Ainsi, pour dire vrai, je vois bien entre ces tyrans quelque différence, mais pas un choix à faire : car s'ils arrivent au trône par des routes diverses, leur manière de régner est toujours à peu près la même. Les élus du peuple le traitent comme un taureau à dompter, les conquérants comme une proie sur laquelle ils ont tous les droits, les successeurs comme un troupeau d'esclaves qui leur appartient tout naturellement.

[Confirmation (1) : la force de la coutume]

À ce propos, je demanderai : si le hasard voulait qu'il naquît aujourd'hui quelques gens tout à fait neufs, n'étant ni accoutumés à la sujétion, ni affriandés à la liberté, ignorant jusqu'aux noms de l'une et de l'autre, et qu'on leur offrît l'option d'être sujets ou de vivre libre, quel serait leur choix ? Nul doute qu'ils n'aimassent beaucoup mieux obéir à leur seule raison que de servir un homme, à moins qu'ils ne fussent comme ces juifs d'Israël qui, sans motifs ni contrainte aucune, se donnèrent un tyran et desquels je ne lis jamais l'histoire sans éprouver un

extrême dépit qui me porterait presque à être inhumain envers eux, jusqu'à me réjouir de tous les maux qui, par la suite, leur advinrent. Car pour que les hommes, tant qu'il reste en eux vestige d'homme, se laissent assujettir, il faut de deux choses l'une : ou qu'ils soient contraints, ou qu'ils soient abusés : contraints, soit par les armes étrangères, comme Sparte et Athènes le furent par Alexandre ; soit par les factions, comme lorsque, bien avant ce temps, le gouvernement d'Athènes tomba aux mains de Pisistrate. Abusés, ils perdent aussi leur liberté ; mais c'est alors moins souvent par la séduction d'autrui que par leur propre aveuglement. Ainsi, le peuple de Syracuse (jadis capitale de la Sicile), assailli de tous côtés par des ennemis, ne songeant qu'au danger du moment et sans prévoyance de l'avenir, élit Denys I^{er} et lui donna le commandement général de l'armée. Ce peuple ne s'aperçut qu'il l'avait fait aussi puissant que lorsque ce fourbe adroit, rentrant victorieux dans la ville, comme s'il eût vaincu ses concitoyens plutôt que leurs ennemis, se fit d'abord de capitaine roi et ensuite de roi tyran. On ne saurait s'imaginer jusqu'à quel point un peuple ainsi assujetti par la fourberie d'un traître tombe dans l'avilissement, et même dans un tel profond oubli de tous ses droits qu'il est presque impossible de le réveiller de sa torpeur pour les reconquérir, servant si bien et si volontiers qu'on dirait, à le voir, qu'il a non pas perdu sa liberté mais gagné sa servitude.

Il est vrai de dire qu'au commencement, c'est bien malgré soi et par force que l'on sert ; mais ensuite on s'y fait et ceux qui viennent après servent sans regret et font volontairement ce que leurs devanciers n'avaient fait que par la contrainte. Ainsi les hommes qui naissent sous le joug, nourris et élevés dans le servage, sans regarder plus avant, se

contentent de vivre comme ils sont nés et, ne pensant point avoir d'autres droits ni d'autres biens que ceux qu'ils ont trouvés à leur entrée dans la vie, ils prennent pour naturel l'état même de leur naissance. Toutefois il n'est pas d'héritier, si prodigue ou nonchalant, qui ne porte un jour les yeux sur les registres de son père pour voir s'il jouit de tous les droits de sa succession, ou vérifier si l'on n'a rien entrepris sur lui ou son prédécesseur. Cependant l'habitude, qui, en toutes choses, exerce un si grand empire sur toutes nos actions, a surtout le pouvoir de nous enseigner à servir : c'est elle qui à la longue – comme on nous le raconte de Mithridate qui s'habitua à boire du poison – nous apprend à avaler et à ne pas trouver amer le venin de la servitude.

Nul doute que ce ne soit la nature qui nous dirige d'abord suivant les penchants bons ou mauvais qu'elle nous a donnés ; mais aussi faut-il convenir qu'elle a encore moins de pouvoir sur nous que l'habitude ; car, si bon que soit le naturel, il se perd s'il n'est entretenu ; et la nourriture nous façonne toujours à sa façon, de quelque manière que ce soit, malgré la nature. Les semences de bien que la nature met en nous sont si frêles et si minces qu'elles ne peuvent résister au moindre heurt d'une nourriture qui les contrarie. Elles ne se conservent pas si facilement qu'elles s'abâtardissent, dégénèrent même et disparaissent, comme il arrive à ces arbres fruitiers qui, ayant tous leur espèce propre, la conservent tant qu'on les laisse venir naturellement, mais la perdent, pour porter des fruits tout à fait différents des leurs, dès qu'on les a greffés. Les herbes ont aussi chacune leur propriété, leur naturel, leur singularité : mais toutefois, le gel, le temps, le terroir ou la main du jardinier, améliorent ou détériorent sensiblement leur qualité ; la plante qu'on a vue dans un pays

n'est souvent plus reconnaissable dans un autre. Qui verrait les Vénitiens, poignée de gens qui vivent si librement que le plus méchant d'entre eux ne voudrait pas être le roi de tous, ainsi nés et nourris qu'ils ne reconnaissent d'autre ambition sinon à qui mieux avisera et le plus soigneusement prendra garde à entretenir la liberté, ainsi appris et formés dès le berceau qu'ils n'échangeraient pas un brin de leur liberté pour toutes les autres félicités humaines ; qui verrait, dis-je, ces hommes, et s'en irait ensuite, en les quittant, dans les domaines de celui que nous appelons le Grand seigneur, voyant là des gens qui ne sont nés que pour le servir et qui pour maintenir sa puissance abandonnent leur vie, penserait-il que ces deux peuples sont de même nature ? ou plutôt ne croirait-il pas qu'en sortant d'une cité d'hommes, il est entré dans un parc de bêtes ? On raconte que Lycurgue, législateur de Sparte, avait nourri deux chiens, tous deux frères, tous deux allaités du même lait, l'un engraisé à la cuisine et l'autre habitué à courir les champs, au son de la trompe et du huchet. Voulant montrer aux Lacédémoniens que les hommes sont tels que la nourriture les fait, il exposa les deux chiens sur la place publique et mit entre eux une soupe et un lièvre : l'un courut au plat et l'autre au lièvre et pourtant, dit-il, ils sont frères ! Donc ce législateur avec ses lois et sa police éduqua si bien les Lacédémoniens que chacun d'eux eut préféré mourir de mille morts, plutôt que de reconnaître autre seigneur que la loi et la raison.

Je prends plaisir à rappeler ici un mot d'un des favoris de Xerxès, le grand roi de Perse, et de deux Lacédémoniens. Lorsque Xerxès faisait ses préparatifs de guerre pour conquérir la Grèce, il envoya ses ambassadeurs par les cités grecques demander de l'eau et de la terre : c'était la façon que

les Perses avaient de sommer les villes de se rendre à eux ; mais il n'en envoya ni à Athènes ni à Sparte, parce que ceux que son père Darius y avait envoyés, les Athéniens et les Spartiates les avaient jetés, les uns dans les fossés, les autres dans les puits, leur disant de prendre hardiment là de l'eau et de la terre à porter à leur prince : ces gens ne pouvaient souffrir que, même de la moindre parole, on touchât à leur liberté. Pour avoir agi de la sorte, les Spartiates reconnurent qu'ils avaient offensé leurs dieux et surtout Talhybie, dieu des hérauts : ils résolurent, pour les apaiser, d'envoyer à Xerxès deux de leurs concitoyens pour que, disposant d'eux à son gré, il pût se venger sur leurs personnes du meurtre des ambassadeurs de son père. Deux Spartiates, l'un nommé Sperthiès et l'autre Bulis, s'offrirent pour victimes volontaires et partirent. Lorsqu'ils furent arrivés au palais d'un Perse nommé Hydarnès, lieutenant du roi pour toutes les villes d'Asie qui étaient sur les côtes de la mer, celui-ci les accueillit fort honorablement, leur fit grande chère et, après divers discours, leur demanda pourquoi ils rejetaient tant l'amitié du grand roi. « Voyez par mon exemple, leur dit-il, Spartiates, comment le Roi sait récompenser ceux qui méritent de l'être et croyez que si vous étiez à son service et qu'il vous eût connus, vous seriez tous deux gouverneurs de quelque ville grecque. »

« En ceci, Hydarnès, tu ne pourrais nous donner un bon conseil, répondirent les Lacédémoniens ; car le bien que tu nous promets, tu l'as éprouvé, mais celui dont nous jouissons, tu ignores ce que c'est. Tu as éprouvé la faveur d'un roi, mais de la liberté, quel goût elle a, combien elle est douce, tu n'en sais rien. Or si tu en avais eu l'expérience, toi-même tu nous conseillerais de la défendre, non pas avec la lance et le bouclier, mais

avec les dents et les ongles. » Le Spartiate seul disait ce qu'il fallait dire ; mais l'un comme l'autre parlait selon l'éducation qu'il avait reçue. Car il était impossible au Persan de regretter la liberté dont il n'avait jamais joui ni au Lacédémonien d'endurer la sujétion, ayant goûté à la liberté.

Caton d'Utique, encore enfant et sous la férule du maître, allait souvent voir Sylla le dictateur, chez lequel il avait ses entrées libres, tant à cause du rang de sa famille que des liens de parenté qui les unissaient. Dans ses visites, il était toujours accompagné de son précepteur, comme c'était l'usage à Rome pour les enfants des nobles de ce temps-là. Un jour, il vit que, dans l'hôtel de Sylla, en sa présence ou par son commandement, on emprisonnait les uns, on condamnait les autres ; l'un était banni, l'autre étranglé ; l'un demandait la confiscation des biens d'un citoyen, l'autre sa tête. En somme, tout s'y passait, non comme chez un magistrat de la ville, mais comme chez un tyran du peuple ; et c'était non pas un parquet de justice mais un ouvroir de tyrannie. Ce jeune garçon dit à son maître : « Que ne me donnez-vous un poignard ? je le cacherai sous ma robe. J'entre souvent dans la chambre de Sylla avant qu'il soit levé... j'ai le bras assez fort pour en délivrer la ville. » Voilà vraiment une parole digne de Caton ; c'était un commencement chez ce personnage digne de sa mort. Et néanmoins, taisez le nom et le pays, racontez seulement le fait tel qu'il est, il parlera de lui-même. Et on jugera quoi qu'il en soit qu'il était Romain, et né à Rome lorsqu'elle était libre. Dans quel but tout ceci ? je ne prétends certes pas que le pays et le sol y fassent rien, car partout et en tous lieux amère est la sujétion et plaisant d'être libre ; mais parce qu'il me semble que l'on doit avoir pitié de ceux qui, en naissant, se trouvent déjà sous le joug : qu'on doit les excuser ou leur pardonner, si, n'ayant pas

encore vu l'ombre même de la liberté, et n'en ayant jamais entendu parler, ils ne ressentent pas le malheur d'être esclave. S'il y avait un pays, comme le dit Homère des Cimmériens, où le Soleil se montre tout différemment qu'à nous et qu'après les avoir éclairés pendant six mois consécutifs, il les laisse dans l'obscurité durant les autres six mois, serait-il étonnant que ceux qui naîtraient pendant cette longue nuit, s'ils n'avaient pas ouï parler de la clarté, ni jamais vu le jour, s'accoutumassent aux ténèbres dans lesquelles ils sont nés et ne désirassent point la lumière ? On ne regrette jamais ce qu'on n'a jamais eu ; le regret ne vient qu'après le plaisir ; et toujours, à la connaissance du mal se joint le souvenir de quelque joie passée. Il est dans la nature de l'homme d'être libre et de vouloir l'être ; mais aussi sa nature est telle que naturellement il prend le pli que son éducation lui donne.

[Digression (1) : l'ignorance et la servitude affaiblissent]

Disons donc que, si toutes les choses auxquelles l'homme se fait et se façonne lui deviennent naturelles, cependant cela seul reste dans sa nature qui ne s'habitue qu'aux choses simples et non altérées : ainsi la première raison de la servitude volontaire, c'est l'habitude ; comme les plus braves courtauds qui d'abord mordent leur frein et puis après s'en jouent ; qui, regimbant naguère sous la selle, se présentent maintenant d'eux-mêmes sous le brillant harnais et, tout fiers, se rengorgent sous l'armure qui les couvre. Ils disent qu'ils ont toujours été sujets, que leurs pères ont ainsi vécu ; ils pensent qu'ils sont tenus d'endurer le mal, se le persuadent par des exemples et consolident eux-mêmes, par la durée, la possession de

ceux qui les tyrannisent. Mais en vérité les années ne donnent jamais le droit de mal faire et rendent l'injure plus grande. Toujours en est-il quelques-uns mieux nés qui sentent le poids du joug et ne peuvent s'empêcher de le secouer ; qui ne se soumettent jamais à la sujétion et qui, toujours comme Ulysse cherchant, par terre et par mer, à revoir la fumée de sa maison, ne peuvent se retenir de penser à leurs droits naturels, de se rappeler leurs prédécesseurs et leur être premier. Ce sont volontiers ceux qui ont l'entendement net et l'esprit clairvoyant qui ne se contentent pas, comme la grosse populace, de voir ce qui est à leurs pieds, sans regarder ni derrière ni devant ; ils rappellent au contraire les choses passées pour juger plus sainement le présent et prévoir l'avenir. Ce sont ceux qui, ayant d'eux-mêmes la tête bien faite, l'ont encore polie par l'étude et le savoir. Ceux-là, quand la liberté serait entièrement perdue et bannie de ce monde, l'imagineraient et la sentiraient dans leur esprit, la savoureraient encore, et la servitude ne pourrait jamais les séduire, pour si bien qu'on l'accoutrât.

Le grand Turc s'est bien aperçu que les livres et la saine doctrine inspirent, plus que tout autre chose, aux hommes le sentiment de leur dignité et la haine de la tyrannie. Aussi, ai-je lu que, dans le pays qu'il gouverne, il n'est guère de savants et qu'il n'en demande pas. Et partout ailleurs, pour si grand que soit le nombre des fidèles à la liberté, leur zèle et l'affection qu'ils lui portent restent sans effet, parce qu'ils ne se fréquentent point. Les tyrans leur enlèvent toute liberté de faire, de parler et quasi de penser, et ils demeurent totalement isolés dans leur façon de penser. Donc, Momus, le dieu moqueur, ne se moqua pas trop quand il trouva à redire à l'homme forgé par Vulcain de ce qu'il n'avait pas une

petite fenêtre au cœur par où l'on pût voir ses pensées. On a rapporté que, lors de leur entreprise pour la délivrance de Rome ou plutôt du monde entier, Brutus, Cassius et Casca ne voulurent pas que Cicéron, ce grand zéléateur du bien public s'il en fût jamais, y participât, jugeant son cœur trop faible pour un si haut fait. Ils se fiaient bien à sa volonté, mais non à son courage. Et toutefois, qui voudra parcourir les faits du temps passé et les anciennes annales en trouvera peu ou point, de ceux qui, voyant leur pays mal mené et en mauvaises mains, aient entrepris d'une intention bonne, entière et sincère de le délivrer, n'en vinrent à bout et que la liberté, pour se faire paraître, ne se soit épaulée elle-même. Harmodius, Aristogiton, Thrasybule, Brutus le Vieux, Valérius et Dion, qui conçurent un si vertueux projet, l'exécutèrent heureusement. En tel cas, quasi jamais à bon vouloir le succès ne fait défaut. Brutus le Jeune et Cassius ôtèrent bien heureusement la servitude mais en ramenant la liberté ils moururent, non pas misérablement (car quel blasphème serait-ce de dire qu'il y ait eu rien de misérable ni en leur mort, ni en leur vie ?) Celle-ci fut au contraire un grand dommage, un perpétuel malheur et causa l'entière ruine de la république qui, ce me semble, fut enterrée avec eux. Les autres entreprises faites ensuite contre les empereurs romains ne furent que conjurations de gens ambitieux, lesquels ne sont pas à plaindre des inconvénients qui leur en sont advenus, étant évident qu'ils désiraient non pas ôter la couronne, mais s'en emparer, ne visant qu'à chasser le tyran et à retenir la tyrannie.

Quant à ceux-là, je serais bien fâché qu'ils eussent réussi et je suis content qu'ils aient montré par leur exemple qu'il ne faut pas abuser du saint nom de la liberté pour accomplir un mauvais dessein.

Mais revenons à mon sujet que j'avais quasi perdu de vue : la première raison pour laquelle les hommes servent volontairement, c'est qu'ils naissent serfs et qu'ils sont élevés comme tels. De celle-là découle naturellement cette autre : que, sous les tyrans, les hommes deviennent lâches et efféminés, ainsi que l'a fort judicieusement, à mon avis, fait remarquer Hippocrate, le grand-père de la médecine, dans l'un de ses livres intitulé : Des maladies. Ce digne homme avait certes du courage et le montra bien lorsque le roi de Perse voulut l'attirer près de lui à force d'offres et de grands présents, car il lui répondit franchement qu'il se ferait un cas de conscience de s'occuper à guérir les Barbares qui voulaient tuer les Grecs et de faire rien qui pût être utile à celui qui entreprenait d'asservir la Grèce. La lettre qu'il lui écrivit à ce sujet se trouve parmi ses autres œuvres et témoignera pour toujours de son bon cœur et de sa noble nature. Il est donc certain qu'avec la liberté on perd aussitôt la vaillance. Les gens soumis n'ont ni allégresse au combat ni détermination ; ils n'y vont que comme contraints, pour ainsi dire engourdis et s'acquittant avec peine d'un devoir : ils ne sentent pas brûler dans leur cœur l'ardeur de la liberté qui fait mépriser le danger et désirer une mort qui nous vaille auprès de nos semblables honneur et gloire. Parmi les hommes libres, au contraire, c'est à l'envi à qui mieux mieux, chacun pour le bien commun, chacun pour soi : ils savent qu'ils recueilleront une égale part au malheur de la défaite ou au bonheur de la victoire ; mais les gens asservis, entièrement dépourvus de courage et de vivacité, ont le cœur bas et mou et sont incapables de toute grande action. Les tyrans le savent bien et, voyant qu'ils prennent ce pli, pour les amollir encore, ils les y aident.

L'historien Xénophon, l'un des plus sérieux et des plus estimés parmi les Grecs, a fait un livre dans lequel se trouve un dialogue entre Simonide et Hiéron, roi de Syracuse, sur les misères du tyran. Ce livre est plein de bonnes et graves remontrances qui, selon moi, ont aussi une grâce infinie. Plût à Dieu que tous les tyrans qui aient jamais été l'eussent placé devant eux en guise de miroir. Ils y auraient certainement reconnu leurs propres verrues et en auraient rougi de honte. Ce traité évoque la peine qu'éprouvent les tyrans qui, nuisant à tous, sont obligés de craindre tout le monde. Il dit, entre autres choses, que les mauvais rois prennent à leur service des troupes étrangères, n'osant plus confier des armes aux mains de leurs sujets qu'ils ont maltraités. Il y a bien eu de bons rois – même en France, et plus encore autrefois qu'aujourd'hui – qui ont eu à leur solde des troupes étrangères, mais c'était plutôt pour épargner leurs propres sujets, estimant pour rien de perdre de l'argent pour épargner des hommes. C'était ce que disait Scipion (le Premier Africain je pense), qu'il aimerait mieux avoir sauvé la vie à un citoyen que d'avoir défait cent ennemis. Mais ce qui est certain, c'est que le tyran ne croit jamais sa puissance assurée, s'il n'est parvenu à ce point de n'avoir pour sujets que des hommes sans valeur aucune. On pourrait lui dire à juste titre ce que Thrason, chez Térence, se vante d'avoir reproché au maître des éléphants : « Vous vous croyez brave, parce que vous avez dompté des bêtes ? »

[Confirmation (2) : Subterfuges des tyrans]

Mais cette ruse des tyrans d'abêtir leurs sujets n'a jamais été plus évidente que dans la conduite de Cyrus envers les Lydiens, après qu'il se

fut emparé de Sardes, capitale de Lydie, et qu'il eût pris et emmené captif Crésus, ce si riche roi. On lui apporta la nouvelle que les habitants de Sardes s'étaient révoltés. Il les eût bientôt réduits à l'obéissance mais, ne voulant pas saccager une aussi belle ville ni être toujours obligé d'y tenir une armée pour la garder, il s'avisait d'un expédient extraordinaire pour s'en assurer la possession : il y établit des maisons closes, des tavernes et des jeux publics, et rendit une ordonnance qui engageait les citoyens à s'y rendre. Il se trouva si bien de cette garnison que jamais ensuite il n'eût à tirer l'épée contre les Lydiens : ces pauvres et misérables gens s'amusèrent à inventer toutes sortes de jeux, si bien que de leur nom même les Latins formèrent le mot par lequel ils désignaient ce que nous appelons passe-temps, qu'ils nommaient, eux, Lude comme s'ils voulaient dire Lyde. Tous les tyrans n'ont pas déclaré aussi expressément qu'ils voulussent efféminer leurs sujets ; mais de fait ce que celui-là ordonna si formellement et effectivement, la plupart d'entre eux l'ont recherché secrètement. À vrai dire, c'est le naturel du petit peuple duquel le nombre est toujours plus grand dans les villes d'être soupçonneux envers celui qui l'aime et confiant envers celui qui le trompe. Ne croyez pas qu'il y ait nul oiseau qui se prenne mieux à la pipée, ni aucun poisson qui, pour la friandise du ver, morde et s'accroche plus tôt à l'hameçon, que tous les peuples qui se laissent promptement allécher et conduire à la servitude par la moindre plume qu'on leur passe devant la bouche comme on dit, et c'est vraiment chose merveilleuse qu'ils se laissent aller si promptement, pour peu qu'on les chatouille. Les théâtres, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bêtes étranges, les médailles, les tableaux et autres drogues de cette espèce étaient pour les peuples anciens les appâts

de la servitude, le prix de leur liberté, les instruments de la tyrannie. Ce moyen, cette pratique, ces allèchements étaient ce qu'avaient les anciens tyrans pour endormir leurs sujets dans la servitude. Ainsi, les peuples abrutis, trouvant beaux tous ces passe-temps, amusés d'un vain plaisir qui les éblouissait, s'habituèrent à servir aussi naïvement mais plus mal encore que les petits enfants qui, parce qu'ils voient les luisantes images des livres enluminés, apprennent à lire. Les tyrans romains renchérirent encore sur ces moyens, en offrant souvent des banquets aux hommes des décuries, abusant comme il fallait cette canaille, qui se laisse aller plus qu'à toute autre chose au plaisir de la bouche. Aussi le plus instruit d'entre eux n'eût pas quitté son écuelle de soupe pour recouvrer la liberté de la République de Platon. Les tyrans faisaient largesse d'un quart de blé, d'un setier de vin, d'un sesterce ; et alors c'était vraiment pitié d'entendre crier vive le roi ! Les lourdauds ne s'apercevaient pas qu'en recevant toutes ces choses, ils ne faisaient que recouvrer une part de leur propre bien ; et que cette portion même qu'ils en recouvraient, le tyran n'aurait pu la leur donner si, auparavant, il ne l'eût enlevée à eux-mêmes. Tel ramassait aujourd'hui le sesterce, se gorgeait au festin public, en bénissant et Tibère et Néron de leur libéralité qui, le lendemain, était contraint d'abandonner ses biens à l'avarice, ses enfants à la luxure, son sang même à la cruauté de ces magnifiques empereurs, et ne disait mot pas plus qu'une pierre et ne se remuait pas plus qu'une souche. Le peuple a toujours été le même. Il est, au plaisir qu'il ne peut honnêtement recevoir, tout dispos et dissolu ; au tort et à la douleur qu'il ne peut honnêtement supporter, tout à fait insensible. Je ne vois personne maintenant qui, entendant parler seulement de Néron, ne tremble au seul nom de cet exécrationnable monstre, de

cette dégoûtante et sale peste du monde. Et toutefois, on peut bien dire qu'après la mort, aussi vilaine que sa vie, de ce boutefeu, de ce bourreau, de cette bête sauvage, le noble peuple romain en éprouva tant de déplaisir, se rappelant ses jeux et ses festins, qu'il fut sur le point d'en porter le deuil.

Ainsi du moins nous l'assure Cornélius Tacite, excellent auteur, historien des plus véridiques. Et l'on ne trouvera point cela étrange, si l'on considère ce que ce même peuple avait fait auparavant à la mort de Jules César, qui mit un terme aux lois et à la liberté. Il me semble que, dans ce personnage, il n'y eut rien qui vaille car son humanité même, que l'on prêche tant, fut plus funeste que la cruauté du plus sauvage tyran qui ait jamais vécu ; parce qu'à la vérité ce fut sa douceur venimeuse qui pour le peuple romain sucra la servitude. Aussi après sa mort ce peuple-là, qui avait encore en la bouche et à l'esprit le souvenir de ses prodigalités, amoncela les bancs de la place publique pour lui en faire honorablement un grand bûcher et réduire son corps en cendres ; puis il lui éleva une colonne comme Père de la patrie (ainsi le portait le chapiteau), et enfin il lui rendit plus d'honneur, tout mort qu'il était, qu'il n'en aurait dû rendre à homme du monde, si ce n'est à ceux qui l'avaient tué. Ils n'oublièrent pas aussi cela, les empereurs romains, de prendre le titre de tribun du peuple, tant parce que cet office était considéré comme saint et sacré que parce qu'il était établi pour la défense et protection du peuple et, sous la faveur de ce titre et par ce moyen, ils s'assuraient que ce peuple se fierait plus à eux, comme s'il lui suffisait d'ouïr le nom de cette magistrature, sans ressentir les effets contraires à ce titre même.

Ils ne font pas beaucoup mieux ceux d'aujourd'hui qui ne font aucun mal, même grave, sans les faire toujours précéder de quelques jolis

discours sur le bien public et le soulagement commun. Car tu sais bien, ô Longa, le formulaire duquel, en quelques endroits, ils pourraient user assez finement ; mais, pour la plupart, certes, il ne peut y avoir de finesse là où il y a tant d'impudence. Les rois d'Assyrie et, après eux, les rois Mèdes, ne paraissaient en public que le plus tard possible, pour faire supposer au peuple qu'il y avait en eux quelque chose de surhumain et laisser en cette rêverie les gens qui se montent l'imagination sur les choses qu'ils n'ont point encore vues. Ainsi, tant de nations qui furent assez longtemps sous cet empire assyrien, avec ce mystère, s'habituaient à servir et servaient d'autant plus volontiers qu'ils ignoraient quel était leur maître, ou même s'ils en avaient un, et craignaient sur une simple croyance un être que personne n'avait jamais vu.

Les premiers rois d'Égypte ne se montraient guère sans porter tantôt un chat, tantôt une branche, tantôt du feu sur la tête : ils se masquaient ainsi et se transformaient en bateleurs et, ce faisant, par ces étranges aspects, inspiraient à leurs sujets respect et admiration ; alors qu'aux gens qui n'eussent été trop sots ou trop asservis ils n'auraient pu faire croire qu'à un passe-temps ou une moquerie. C'est vraiment pitoyable d'ouïr parler de combien de choses les tyrans du temps passé faisaient leur profit pour fonder leur tyrannie, de combien de petits moyens ils se servaient pour cela, ayant de tout temps trouvé cette populace disposée à leur gré, telle que, même en un filet mal tendu, elle venait s'y prendre ; laquelle ils ont toujours trompée à si bon marché qu'ils ne l'assujettissaient jamais tant que lorsqu'ils s'en moquaient le plus.

Que dirai-je d'une autre bourde que les peuples anciens prirent pour argent comptant ? Ils crurent fermement que le pouce de Pyrrhus, roi

d'Épire, faisait des miracles et guérissait les malades de la rate. Ils enjolivèrent encore mieux ce conte, en ajoutant que ce doigt, après qu'on eut brûlé le cadavre de ce roi, s'était trouvé dans les cendres intact et non atteint par le feu. Le peuple sot a toujours ainsi fabriqué lui-même des contes mensongers pour ensuite les croire ; bon nombre d'auteurs l'ont ainsi écrit, mais de telle façon qu'il est aisé de voir qu'ils ont amassé cela des rumeurs de la rue et du vain bavardage de la populace. Vespasien, revenant d'Assyrie et passant par Alexandrie pour aller à Rome s'emparer de l'empire, fit des choses miraculeuses : il redressait les boiteux, rendait clairvoyants les aveugles, et tout plein d'autres belles choses auxquelles celui qui ne pouvait y voir de supercherie était, à mon avis, plus aveugle encore que ceux qu'il guérissait. Les tyrans mêmes trouvaient bien étranges que les hommes pussent endurer qu'un homme les maltraita : ils voulaient fort se mettre la religion devant eux comme garde du corps et, s'il était possible, empruntaient quelque attribut de la divinité pour le maintien de leur méchante vie. Donc Salmonée, si l'on en croit la sibylle de Virgile en son Enfer, qui, pour s'être ainsi moqué du peuple auquel il voulut faire croire qu'il était Jupiter, se trouve maintenant au fin fond de l'enfer où elle le vit, dans l'arrière-enfer :

Là des fils d'Aloüs gisent les corps énormes,
ceux qui, fendant les airs de leurs têtes difformes,
osèrent attenter aux demeures des Dieux,
et du trône éternel chasser le Roi des cieux.
Là, j'ai vu de ces Dieux le rival sacrilège,
pour arracher au peuple un criminel encens,

de quatre fiers coursiers aux pieds retentissants
attelant un vain char dans l'Élide tremblante,
une torche à la main y semait l'épouvante :
insensé, qui, du ciel prétendu souverain,
par le bruit de son char et de son pont d'airain,
du tonnerre imitait le bruit inimitable !
Mais Jupiter lança le foudre véritable,
et renversa, couvert d'un tourbillon de feu,
le char, et les coursiers, et la foudre et le Dieu :
son triomphe fut court, sa peine est éternelle.

Si celui qui ne faisait que le sot se trouve là-bas si bien traité, je pense que ceux qui ont abusé de la religion pour faire le mal y seront à plus juste titre punis selon leurs œuvres.

[Digression (2) : le cas de la France]

Nos tyrans à nous semèrent aussi en France je ne sais trop quoi de tel : des crapauds, des fleurs de lys, l'ampoule, l'oriflamme ; ce que, pour ma part, et quoi qu'il en soit, je ne veux pas mécroire puisque nous ni nos ancêtres n'avons eu aucune occasion de l'avoir mécréu, ayant toujours rois si bons en la paix, si vaillants en la guerre que, bien qu'ils soient nés rois, il semble que la nature ne les ait pas faits comme les autres et que Dieu les ait choisis avant même leur naissance pour leur confier le gouvernement et la garde de ce royaume. Encore quand ces exceptions ne seraient pas, je ne voudrais pas entrer en lice pour débattre la vérité de nos histoires ni les

éplucher si minutieusement pour ne point ravir ce beau thème, où pourra si bien s'exprimer notre poésie française, non seulement améliorée mais, pour ainsi dire, refaite à neuf par nos poètes Ronsard, Baïf et du Bellay, qui en cela font tellement progresser notre langue que bientôt, j'ose espérer, nous n'aurons rien à envier aux Grecs et aux Latins, sinon le droit d'ânesse. Et certes, je ferais grand tort à notre rime (j'use volontiers de ce mot qui ne me déplaît point car, bien que plusieurs l'aient rendu purement mécanique, je vois toutefois assez d'auteurs capables de l'anoblir à nouveau et de lui rendre son premier honneur) : je lui ferais, dis-je, grand tort, de lui ravir ces beaux contes du roi Clovis, dans lesquels avec tant de charmes et d'aisance s'exercera, ce me semble, la verve de notre Ronsard en sa Franciade. Je pressens sa portée, je connais son esprit fin et la grâce de son style. Il fera son affaire de l'oriflamme, aussi bien que les Romains de leurs ancilles et des boucliers précipités du ciel dont parle Virgile. Il tirera de notre ampoule un aussi bon parti que les Athéniens de leur panier d'Érichthone ; il fera parler de nos faits d'armes aussi bien qu'eux de leur olivier, qu'ils déclarent se trouver encore dans la tour de Minerve. Et certes, je serais bien téméraire de démentir nos livres et dessécher ainsi le terrain de nos poètes. Mais pour revenir à mon sujet, duquel je ne sais trop comment je me suis éloigné, il n'a jamais été que les tyrans, pour se raffermir, ne se soient continuellement efforcés d'habituer le peuple non seulement à l'obéissance et à la servitude, mais encore à une espèce de dévotion envers eux. Tout ce que j'ai dit jusqu'ici sur les moyens qui conduisent les gens à servir plus volontiers ne sert guère aux tyrans que pour le menu et grossier peuple.

[Confirmation (3) : un système pyramidal]

J'arrive maintenant à un point qui est, selon moi, le secret et le ressort de la domination, le soutien et le fondement de la tyrannie. Celui qui pense que les halberdiers, les gardes et l'établissement du guet garantissent les tyrans, se trompe fort. Ils s'en servent plus, je crois, par forme et comme épouvantail, qu'ils ne s'y fient. Les archers barrent bien l'entrée des palais aux mal habillés qui n'ont aucun moyen de nuire, mais non aux gens bien armés qui peuvent tenter quelque entreprise. Certes, il est aisé de compter que, parmi les empereurs romains, il en est bien moins qui échappèrent au danger par le secours de leurs gardes qu'il y en eut de tués par leurs propres archers. Ce ne sont pas les bandes de gens à cheval, les compagnies de gens à pied, ce ne sont pas les armes qui défendent le tyran, mais bien toujours (on aura quelque peine à le croire d'abord, quoique ce soit exactement vrai) quatre ou cinq hommes qui maintiennent pour lui tout le pays en esclavage. Il en a toujours été ainsi que cinq ou six ont eu l'oreille du tyran et s'y sont approchés d'eux-mêmes ou bien y ont été appelés par lui pour être les complices de ses cruautés, les compagnons de ses plaisirs, les pourvoyeurs de ses voluptés et partageant les biens de ses pillages. Ces six dressent si bien leur chef qu'il devient, envers la société, méchant non seulement de ses propres méchancetés mais encore des leurs. Ces six en ont six cents qui profitent sous eux et font, de leurs six cents, ce que les six font au tyran. Ces six cents en tiennent sous leur dépendance six mille qu'ils élèvent en dignité, auxquels ils font donner ou le gouvernement des provinces ou le maniement des deniers publics, afin qu'ils favorisent leur avarice ou leur cruauté, et qu'ils les mettent en

œuvre au moment voulu, et fassent d'ailleurs tant de mal qu'ils ne puissent se maintenir que sous leur ombre ni s'exempter des lois et de leurs peines que par leur protection. Grande est la suite qui vient après ceux-là, et qui voudra en dévider ce fil verra que non pas six mille, mais cent mille, des millions tiennent au tyran par cette corde et forment entre eux une chaîne s'aidant de celle-ci comme, chez Homère, Jupiter qui se vante en tirant une pareille chaîne d'amener à lui tous les dieux. De là venait l'accroissement du nombre des membres du sénat sous Jules César, l'établissement de nouvelles fonctions, la création d'offices, non pas certes, à bien prendre, pour réformer la justice, mais bien pour donner de nouveaux soutiens à la tyrannie. En somme, par les gains et parts de gains que l'on fait avec les tyrans, on arrive à ce point qu'enfin il se trouve presque un aussi grand nombre de ceux auxquels la tyrannie est profitable que de ceux auxquels la liberté serait agréable. Tout ainsi que les médecins disent qu'en notre corps s'il y a quelque chose qui paraisse gâté, dès lors qu'en un autre endroit quelque chose se gâte aussi, ce mal-ci se porte vers cette partie véreuse-là : pareillement, dès lors qu'un roi s'est déclaré tyran, tout le mauvais, toute la lie du royaume, je ne dis pas un tas de petits larrons et criminels qui ne peuvent guère, en une république, faire ni mal ni bien, mais ceux qui sont tachés d'une ardente ambition et d'une notable avarice, s'amassent autour de lui et le soutiennent pour avoir part au butin et être, sous le grand tyran, autant de petits tyranneaux. Ainsi sont les grands voleurs et les fameux corsaires : les uns parcourent le pays, les autres détroussent les voyageurs ; les uns sont en embuscade, les autres au guet ; les uns massacrent, les autres dépouillent ; et bien qu'il y ait entre eux des prééminences et que les uns ne soient que les valets et les

autres les chefs de la bande, à la fin il n'y en a pas un qui ne profite, si non du principal butin, du moins de sa recherche. On dit bien que les pirates Ciliciens ne s'assemblèrent pas seulement en si grand nombre qu'il fallut envoyer contre eux Pompée le Grand, mais qu'en outre ils attirèrent à leur alliance plusieurs belles villes et grandes cités, dans les havres desquelles ils se mettaient en sûreté en revenant de leurs courses, et pour récompense leur donnaient une part du recel de leur pillage.

C'est ainsi que le tyran asservit les sujets les uns par les autres et est gardé par ceux desquels, s'ils valaient quelque chose, il devrait se garder mais, comme on dit pour fendre le bois, il faut des coins de même bois. Voilà ses archers, voilà ses gardes, voilà ses hallebardiers. Non pas que ceux-ci ne souffrent souvent eux-mêmes à cause de lui ; mais ces êtres perdus, abandonnés de Dieu et des hommes, se contentent d'endurer le mal, pour en faire, non à celui qui le leur fait, mais bien à ceux qui, comme eux, l'endurent et n'y peuvent rien. Et toutefois, quand je pense à ces gens-là, qui flattent bassement le tyran pour exploiter sa tyrannie et la servitude du peuple, je suis souvent surpris de leur stupidité et ai quelquefois pitié de leur méchanceté. Car, à vrai dire, s'approcher du tyran, est-ce autre chose que s'éloigner de la liberté et, pour ainsi dire, embrasser et serrer à deux mains la servitude ? Qu'ils mettent un moment à part leur ambition, qu'ils se dégagent un peu de leur avarice, et puis qu'ils se regardent et se reconnaissent eux-mêmes : ils verront clairement que les villageois, les paysans qu'ils foulent aux pieds tant qu'ils peuvent et qu'ils traitent pire que des forçats ou des esclaves, ils verront, dis-je, que ceux-là, ainsi malmenés, sont toutefois, comparés à eux, plus heureux et en quelque sorte libres. Le laboureur et l'artisan, pour tant asservis qu'ils

soient, en sont quittes en faisant ce qu'on leur ordonne ; mais le tyran voit ceux qui l'entourent coquinant et mendiant sa faveur. Il ne faut pas seulement qu'ils fassent ce qu'il ordonne, mais aussi qu'ils pensent ce qu'il veut et souvent même, pour le satisfaire, qu'ils préviennent encore ses pensées. Ce n'est pas tout de lui obéir, il faut lui complaire, il faut qu'ils se rompent, se tourmentent, se tuent à traiter ses affaires et, puisqu'ils se plaisent de son plaisir, qu'ils sacrifient leur goût au sien, forcent leur tempérament, qu'ils se dépouillent de leur propre nature. Il faut qu'ils soient continuellement attentifs à ses paroles, à sa voix, à ses gestes et à ses regards : que leurs yeux, leurs pieds, leurs mains soient continuellement occupés à épier ses volontés et à découvrir ses pensées. Est-ce là vivre heureusement ? Est-ce même vivre ? Est-il rien au monde de moins supportable que cet état, je ne dis pas pour tout homme bien né, mais encore pour celui qui n'a que le bon sens, ou même seulement figure d'homme ? Quelle condition est plus misérable que celle de vivre ainsi, n'ayant rien à soi et tenant d'un autre son aise, sa liberté, son corps et sa vie ?

Mais ils veulent servir pour amasser des biens, comme s'ils pouvaient rien gagner qui fût à eux, puisqu'ils ne peuvent pas dire qu'ils sont à eux-mêmes, et comme si quelqu'un pouvait avoir quelque chose à soi sous un tyran. Ils veulent faire que les biens soient à eux et ne se souviennent pas que ce sont eux qui lui donnent la force de ravir tout à tous et de ne laisser rien qu'on puisse dire être à personne. Ils voient que rien ne rend les hommes plus sujets à sa cruauté que les biens ; qu'il n'y a aucun crime envers lui digne de mort que le de quoi ; qu'il n'aime que les richesses et ne défait que les riches ; et ils viennent se présenter à lui,

comme devant le boucher, pleins et bien repus, et lui faire envie. Ces favoris ne doivent pas tant se souvenir de ceux qui ont gagné beaucoup de biens autour des tyrans que de ceux qui, en ayant amassé pendant quelque temps, y ont perdu après et les biens et la vie. Il ne leur doit pas venir tant à l'esprit combien d'autres y ont acquis des richesses mais plutôt combien peu de ceux-là les ont gardées. Qu'on parcoure toutes les anciennes histoires, que l'on considère celles dont on se souvient, et l'on verra combien est grand le nombre de ceux qui, étant arrivés par d'indignes moyens jusqu'à l'oreille des princes, soit en exploitant leurs mauvais penchants, soit en abusant de leur simplicité, ont fini par être anéantis par ces mêmes princes ; et autant qu'ils avaient eu de facilité pour les élever, autant ont-ils connu par la suite d'inconstance pour les abattre. Certainement sur un si grand nombre de ceux qui se sont jamais trouvés auprès des mauvais rois, il en est peu, ou presque point, qui n'aient éprouvé quelques fois en eux-mêmes la cruauté du tyran qu'ils avaient auparavant attisée contre d'autres, et qui, s'étant le plus souvent enrichis à l'ombre de sa faveur des dépouilles d'autrui, l'ont à la fin eux-mêmes enrichi de leurs propres dépouilles.

[Réfutation : Ne soyons pas complices du tyran]

Les gens de bien même, si parfois il s'en trouve un aimé du tyran, pour si avant qu'ils soient dans sa bonne grâce, pour si brillantes que soient en eux la vertu et l'intégrité qui, vues de près, inspirent, même aux méchants, quelque respect ; ces gens de bien, dis-je, ne sauraient se maintenir auprès du tyran ; il faut qu'ils se ressentent aussi du mal commun, et qu'à leurs

dépens ils éprouvent ce que c'est que la tyrannie. Un Sénèque, un Burrhus, un Thraséas, cette trinité de gens de bien, dont les deux premiers eurent le malheur de s'approcher d'un tyran qui leur confia le maniement de ses affaires : tous deux estimés et chéris par lui, dont l'un l'avait éduqué et tenait pour gage de son amitié les soins qu'il avait eus de son enfance ; mais ces trois-là sont des exemples suffisants, par leur mort cruelle, du peu d'assurance que l'on doit avoir dans la faveur d'un mauvais maître. Et en vérité quelle amitié peut-on espérer de celui qui a le cœur assez dur pour haïr son royaume qui ne fait que lui obéir, d'un être qui, ne sachant aimer, s'appauvrit lui-même et détruit son propre empire ?

Or si on veut dire que c'est pour avoir bien vécu que ces hommes-là ont éprouvé ces malheurs, qu'on cherche hardiment autour de Néron lui-même, et on verra que tous ceux qui furent en grâce auprès de lui et qui s'y maintinrent par leur méchanceté ne firent pas meilleure fin. Qui a entendu parler d'un amour si effréné, d'une affection si opiniâtre, qui a jamais vu d'homme aussi obstinément attaché à une femme que celui-là le fut à Poppée ? Or, elle fut ensuite empoisonnée par lui-même. Agrippine sa mère avait tué son propre mari Claude pour le placer sur le trône ; pour le favoriser elle n'avait jamais hésité à faire ni à souffrir quelque chose. Donc son propre fils, son nourrisson, celui qu'elle avait fait empereur de sa propre main, après l'avoir souvent offensée, enfin lui ôta la vie ; et il n'y aurait eu alors personne qui ne dît qu'elle avait trop bien mérité cette punition si ç'eût été par les mains de toute autre que celui à qui elle l'avait donnée. Qui fut jamais plus aisé à manier, plus simple et, pour mieux dire, plus niais que l'empereur Claude ? Qui fut jamais plus coiffé d'une femme que lui de Messaline ? Il finit par la livrer au bourreau. La

simplicité, aux tyrans qui en ont, s'attache toujours à ne savoir bien faire mais, je ne sais comment, à la fin, pour user de cruauté même envers ceux qui leur sont proches, le peu d'esprit qu'ils ont s'éveille. Il est assez connu, le mot de celui-là qui voyait la gorge découverte de sa femme, de celle sans laquelle il semblait qu'il ne put vivre, la caressa de cette belle parole : « Ce beau cou sera coupé tout à l'heure, si je l'ordonne. » Voilà pourquoi la plupart des anciens tyrans ont presque tous été tués par leurs favoris qui, ayant connu la nature de la tyrannie, étaient peu rassurés sur la volonté du tyran et se défiaient continuellement de sa puissance. Ainsi Domitien fut tué par Stéphanus, Commode par une de ses maîtresses, Caracalla par le centurion Martial excité par Macrin, et de même presque tous les autres.

Certainement le tyran n'aime jamais et jamais n'est aimé. L'amitié, c'est un nom sacré, c'est une chose sainte : elle ne peut exister qu'entre gens de bien, elle naît d'une mutuelle estime et s'entretient non tant par les bienfaits que par bonne vie et mœurs. Ce qui rend un ami assuré de l'autre, c'est la connaissance de son intégrité. Il a, pour garants, son bon naturel, sa foi, sa constance. Il ne peut y avoir d'amitié là où est la cruauté, là où est la déloyauté, là où est l'injustice. Entre méchants, lorsqu'ils s'assemblent, c'est un complot et non une compagnie. Ils ne s'entraiment pas mais s'entrecraignent. Ils ne sont pas amis, mais ils sont complices.

Or, quand bien même cet empêchement n'existerait pas, il serait difficile de trouver en un tyran une amitié solide, parce qu'étant au-dessus de tous et n'ayant point de pair, il se trouve déjà au-delà des bornes de l'amitié, qui a son vrai gibier dans l'égalité, qui ne veut jamais clocher mais est toujours égale. Voilà pourquoi il y a bien entre les voleurs, dit-on, une espèce de bonne foi lors du partage du butin parce que, s'ils ne

s'entr'aident, du moins, ils s'entrecraignent et ne veulent pas, en se désunissant, amoindrir leur force. Mais ceux qui sont les favoris d'un tyran n'en peuvent jamais avoir aucune assurance parce qu'ils lui ont eux-mêmes appris qu'il peut tout, qu'il n'y a ni droit ni devoir qui l'oblige, qu'il est habitué de n'avoir pour raison que sa volonté, qu'il n'a point d'égal mais qu'il est maître de tous. Donc n'est-ce pas grande pitié que voyant tant d'exemples apparents, voyant le danger si présent, personne ne veuille se faire sage en s'inspirant d'autrui, et que tant de gens s'approchent encore si volontiers des tyrans et qu'il ne s'en trouve pas un qui ait l'avisement et la hardiesse de leur dire ce que dit, comme le rapporte la fable, le renard au lion qui faisait le malade : « J'irais volontiers te voir dans ta tanière ; mais je vois assez de traces de bêtes qui vont en avant vers toi, mais de celles qui reviennent en arrière, je n'en vois pas une. »

Ces misérables voient reluire les trésors du tyran et regardent tout ébahis les rayons de sa magnificence et, alléchés de cette clarté, ils s'approchent et ne voient pas qu'ils se jettent dans la flamme, qui ne peut manquer de les consumer. Ainsi l'indiscret satyre, comme disent les fables anciennes, voyant briller le feu ravi par Prométhée, le trouva si beau qu'il alla le baiser et se brûla. Ainsi le papillon qui, espérant jouir de quelque plaisir, se met dans le feu parce qu'il reluit, éprouve l'autre vertu, celle qui brûle, comme dit le poète toscan. Mais supposons encore que ces mignons échappent des mains de celui qu'ils servent, ils ne se sauvent jamais de celles du roi qui lui succède. S'il est bon, il faut rendre compte et se soumettre à la raison ; s'il est mauvais et pareil à leur ancien maître, il ne peut manquer d'avoir aussi des favoris qui, d'ordinaire, ne se contentent

pas d'avoir à leur tour la place des autres, s'ils n'ont encore le plus souvent et leurs biens et leur vie. Se peut-il donc qu'il se trouve quelqu'un qui, en si grand péril et avec si peu d'assurance, veuille prendre cette malheureuse place de servir avec tant de peine un si dangereux maître ? Quelle peine, quel martyre est-ce, grand Dieu ? être nuit et jour occupé de plaire à un homme, et néanmoins se méfier de lui plus que de tout autre au monde, avoir toujours l'œil au guet, l'oreille aux écoutes, pour épier d'où viendra le coup, pour découvrir les embûches, pour sentir la mine de ses compagnons, pour savoir qui le trahit, rire à chacun et se méfier de tous, n'avoir ni ennemi reconnu ni ami assuré, ayant toujours le visage riant et le cœur transi, ne pouvoir être joyeux et n'oser être triste.

Mais c'est plaisir de considérer ce qui leur revient de ce grand tourment et le bien qu'ils peuvent attendre de leur peine et de leur misérable vie. D'ordinaire, ce n'est pas le tyran que le peuple accuse du mal qu'il souffre, mais bien ceux qui gouvernent ce tyran. Ceux-là, le peuple, les nations, tout le monde à l'envi, jusqu'aux paysans, jusqu'aux laboureurs, savent leurs noms, déchiffrent leurs vices, amassent sur eux mille outrages, mille injures, mille malédictions. Toutes leurs prières, tous leurs vœux sont tournés contre ceux-là. Tous leurs malheurs, toutes les pestes, toutes les famines, ils les leur reprochent ; et si, quelquefois, ils leur rendent en apparence quelques hommages, alors même ils les maudissent en leur cœur et les ont en plus grande horreur que les bêtes sauvages. Voilà la gloire, voilà l'honneur qu'ils reçoivent de leur service envers les gens qui, s'ils pouvaient avoir chacun un morceau de leur corps, ne seraient pas encore, ce leur semble, satisfaits ni même à demi-consolés de leurs souffrances mais, certes, même après qu'ils sont morts, ceux qui viennent

après ne sont jamais si paresseux que le nom de ces mange-peuples ne soit noirci de l'encre de mille plumes, et leur réputation déchirée dans mille livres, et leurs os même sont, pour ainsi dire, traînés dans la boue par la postérité, les punissant encore après leur mort de leur méchante vie.

[Péroraison : Agissons en hommes de bien]

Apprenons donc enfin, apprenons à bien faire. Levons les yeux vers le ciel, ou pour notre honneur, ou pour l'amour même de la vertu, ou, pour parler à bon escient, pour l'amour et l'honneur de Dieu tout-puissant, témoin de tous nos actes et juste juge de nos fautes. Pour moi, je pense bien et ne crois point me tromper en pensant que, puisque rien n'est plus contraire à Dieu, tout libéral et débonnaire, que la tyrannie, il réserve là-bas, à part, pour les tyrans et leurs complices, quelque peine particulière.